

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 418. Londres, Mardi 22 septembre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

418. Londres, Mardi 22 septembre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Autoportrait](#), [Chemin de fer](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Europe](#), [France \(1830-1848, Monarchie de Juillet\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Portrait](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1840-09-22

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je ne puis souffrir de vous écrire à la hâte, comme ces jours-ci. A part même l'ennui d'une lettre courte, être avec vous et me presser de vous quitter cela me choque. Je viens de me lever. Rien ne presse. Je m'appartiens. Je vous appartient.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 534/213-214

Information générales

Langue Français

Cote 1176-1177, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du document Lettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
418. Londres, Mardi 22 septembre 1840
huit heures

Je ne puis souffrir de vous écrire à la hâte, comme ces jours-ci. A part même l'ennui d'une lettre courte, être avec vous et me presser de vous quitter, cela me choque. Je viens de me lever. Rien ne me presse. Je m'appartiens. Je vous appartiens. Je reviens à votre dernière phrase.

" Pourquoi suis- je si triste ? " Je vous connais comme à moi, une raison d'être triste qui suffit à beaucoup de tristesse. J'accepte celle-là, pour vous comme pour moi. Y en a-t-il quelque autre ? Répondez- moi à la question que vous me faites. Savez-vous ce que j'ai découvert samedi ? Qu'il m'était désagréable de quitter Londres. En roulant sur le chemin de fer, je ne comprenais pas, à la lettre, je ne comprenais pas pourquoi j'avais le cœur un peu serré. Je l'ai trouvé en y pensant, et cela m'a soulagé de le trouver. J'aime Londres. Londres ou Paris. Quand un sentiment possède le coeur, que de mouvement instinctifs, irréfléchis, obscurs, il y fait naître ! On est triste ou joyeux sans savoir pourquoi. Puis on comprend. N'y a-t-il pas bien des chansons qui ont dit ce que je dis-là ? Voi che sapete & & Les chansons ont raison.

Je suis très préoccupé des affaires. La phase où nous entrons et la manière dont nous y entrons ne me plaît pas. Je suis convaincu qu'en France, comme en Europe on désire la paix, et qu'en France comme en Europe, on n'accepterait franchement, on ne soutiendrait ardemment la guerre qu'autant qu'elle serait née d'elle- même, par un accident imprévu, par une nécessité soudaine inévitable. Il faut ne pas vouloir la guerre, même eût-on la prévoyance qu'elle viendra. Car si le monde, qui n'en veut pas, peut soupçonner qu'elle est venue par la volonté ou par la faute de quelqu'un, ce sera, pour celui-là un affaiblissement immense impossible à mesurer. Vous le savez ; j'ai toujours cru, je crois toujours la guerre évitable ; mais quand je croirais, le contraire, et tout en m'y préparant, je m'appliquerais sans relâche, sérieusement, sincèrement à l'éviter jusqu'au moment où elle viendrait tomber sur moi comme la foudre. Si l'incendie doit éclater, il faut que ce soit par le feu du ciel, non pas d'une main d'homme. Personne hier à Holland house. J'ai tort ; lord Jeffrey, qui arrive d'Edimbourg. Je persiste dans ma première impression ; l'homme le plus spirituel que j'aie vu ici. Un peu d'humeur, et de découragement dans l'esprit ce qui en ôte beaucoup, car cela donne l'air vieux, et la vieillesse ne va pas mieux à l'esprit qu'au corps. Je ne sais ce qui m'arrivera ; jusqu'à présent, l'âge, en m'apportant de l'expérience, m'a paru n'apporter que de la lumière et de la force. J'ai appris à mieux penser et à mieux agir, non à douter et à désespérer. Un moment viendra, je le sais, où mon esprit conservât-il sa pleine santé, mon corps affaibli ne suffira plus à lui servir d'instrument. Je tâcherai de ne pas me faire illusion sur ce moment là.

Depuis quelques jours une singulière envie de dormir me prend tout de suite après dîner, presque à table. Beaucoup moins quand je dîne chez moi que chez les autres. Je soupçonne qu'on mange trop ici, même moi, et que la fatigue de mon estomac fait la lourdeur de ma tête. Une tempête affreuse. La pluie bat mes vitres à les casser. Les arbres de mon square baissent la tête jusque sur la grille qui l'entoure. Je crains bien que ceci ne me coûte demain ma lettre. La poste ne passera pas aujourd'hui. Je vois par les journaux anglais qu'elle a passé hier. Ils ont leur exprès

de Paris. Il faisait beau hier. La pluie a commencé le soir, quand je suis revenu de Holland house. une heure Cette irrégularité des lettres me désole autant pour vous que pour moi. Quand aurez-vous eu celle de Dimanche ? Quand c'est-à dire à quelle heure, car certainement vous l'aurez eue. Je regarde au vent ; je le trouve tombé. J'espère que ma lettre à moi, passera aujourd'hui et que je l'aurai demain. Pendant qu'on espère une transaction à Paris, j'y travaille ici de tout mon pouvoir. Travail difficile dans cette saison. Où saisir les gens pour les chauffer ? Et les rapports obscurs, contradictoires, embrouillent tout. On a dévié de cette grande idée qui présidait depuis dix ans à la conduite de l'Europe. Aucune question particulière ne vaut la guerre générale. Le mal est là. On n'a plus de boussole ! Et on a dévié pour la plus petite, la plus lointaine des questions, pour une question que bien peu d'années de patience devaient emporter. Je ramène sans relâche, devant tous les yeux, l'idée grande, l'idée simple qui a tout sauvé. C'est en son nom que je prêche la transaction. L'obstination est grande. Obstination d'aveugle, et d'aveugle piqué qu'on le soupçonne de ne pas voir. Je m'obstine aussi. Vous savez que je suis peu accessible, au découragement. Adieu. Je vous redemande, en finissant la réponse à votre question de samedi. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 418. Londres, Mardi 22 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-09-22

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/467>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 22 septembre 1840

Heure Huit heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 29/11/2024

entier et à desespérer.
de la vie, de, mon
une santé, mon
plus à lui servir
de ne pas me
là.

une singulière
tout de suite
de. Beaucoup
moi que chez la
mange trop et
que de mon
de ma tête.

La plus bat
re, rebre de mon
siropes sur la
ceux, bien que
ma lettre. La
l'écriture. Je voi
quelle a passé
de Paris. Il
l'air a commencé
vous de

118

London, Mardi 22 Sept^r 1840
huit heures

1170

Je ne puis souffrir de vous
écrire à la hâte, comme ces jours-ci. à
pari même l'homme d'une lettre courte,
être avec vous et me presser de vous quitter
tels un cheque. Je viens de me lever.
Rien de me presse. Je m'appartiens. Je
vous appartiens.

Je reviens à notre dernière phrase:
« Pourquoi suis-je si triste ? ». Je vous
connais, comme à moi, une raison d'être
triste qui suffit à beaucoup de tristesse.
J'accepte telle là, pour vous comme pour
moi. Et en a-t-il quelque autre ? Répondez
moi à la question que vous me faites.

Avez-vous ce que j'ai découvert
samedi ? L'air m'était insupportable et
quitter London. En voulant sur le chemin
de fer, je ne comprenais pas, à la lettre
je ne comprenais pas pourquoi j'avais
le cœur un peu serré. Je l'ai trouvé

en y pensant, et cela m'a saoulé de la
beuverie. D'après Londres. Londres, en Paris.
Quand on s'entendait posséder le cœur, que
de mouvements instinctifs, irrésistibles, obscurs,
il y fait nuit. ! On en laisse au jour
sans s'en apercevoir. Puis on comprend.

N'y a-t-il pas bien des chansons qui
ont dit ce que je dis-là ? Puis-je dire
des chansons ont raconté.

Je suis bien préoccupé de l'affaire. La
phrase où nous entrons et la manière
dont nous y entrons ne me plaît pas. Je
suis convaincu qu'en France comme en
Europe on désire la paix, et qu'en France
comme en Europe, on n'accepterait pas
la guerre, on ne soutiendrait ardemment la
guerre qu'autant qu'elle serait née d'elle-
même, par un accident imprévu, par
une nécessité soudaine, inévitable. Il
faut ne pas vouloir la guerre, même
lorsqu'on la prévoyait qu'elle viendrait.
Car si le monde, qui n'en veut pas,
pour soupçonner qu'elle est venue par la

volonté on pas la
Jura, pour celui-là,
impossible à mesurer
toujours en, je
certain, mais que
et tout en s'y prépa-
sans relâche, l'événement
l'événement, jusqu'à
lombes des mois et
l'instante fait éclater
par le feu du ciel
d'homme.

Personne bien
lors; lord Jeffrey.
Je prie Dieu pour
l'homme le plus
de par d'homme
dans l'esprit ce qu
cela donne l'air
on par mieux à
ne doit le qui n'a
l'âge en rapport
n'a pas, n'appar
de la force. L'air

l'ouvrage de le
ndre au Paris.
le savoir, que
spectre, obscure,
cette au joyeux
en comprend.
chansons qui
l'hoi che sapete de

de, affaire, de
la manière
plait par. Je

comme en
et qu'en France
repteraient fonde.
ordinairement la
ait nre d'olle-
proven, pas
nécessaire. Il
vise, même
elle viendrait.
vous pas
venue par la

Volonté en pas la faute de quelqu'un, ce-
lera, pour celui. la, un affaiblissement immense,
impossible à mesurer. Pour le savoir, j'ai
longtemps cru, j'ai cru toujours la guerre
établie; mais quand je vois le contraire,
et tout en me préparant, je m'appliquais
sans relâche, sérieusement, sérieusement, à
éviter, jusqu'à monner à elle viendrait
tomber sur moi comme la foudre. Si
l'ennemi doit éclater, il faut que ce soit
par le feu du ciel, non par l'une main
d'homme.

Personne hier à holland-houze. Thi-
loet; lord Jeffrey, qui arrive d'Edimbourg.
Je présente dans ma première impression;
l'homme le plus spirituel que j'ai vu ici.
Un peu d'humour et de courageux
dans l'esprit ce qui en été beaucoup, car
cela donne l'air vieux, et la vieillesse ne
en pas mieux à l'esprit qu'à corps. Je
ne suis le qui m'arrivera; jusqu'à présent,
l'âge en m'apportant de l'expérience
m'a paru m'apporter que de la lumière et
de la force. J'ai appris à mieux penser

à mieux agir, non à tenter et à désespérer.
Un moment viendra, je le sais, où mon
esprit conservera la pleine santé, mon
corps affaibli ne suffira plus à lui servir
d'instrument. Je lâcherai de ne pas me
faire illusion sur ce moment là.

Depuis quelques jours, une singulière
maie de dormir me prend tous les nuits
après dîner, presque à table. Beaucoup
moins quand je dîne chez moi que chez les
autres. Je soupçonne qu'on mange trop ici,
même moi, et que la fatigue de mon
estomac fait la lourdeur de ma tête.

Une tempête affreuse. La pluie bat
mon vitre à la casse. Les arbres de mon
square battent la tête jusqu'à la
goutte qui l'abaisse. Je crains bien que
celui ne me coûte demain ma lettre. La
poste ne passera pas aujourd'hui. Je vais
par les journaux anglais quelle a passé
hier. Ils ont leur exprès au Paris. Il
faisait bien hier. La pluie a commencé
la nuit, quand je suis revenu de
holland. house.

118

London

écrite à la hâte
par moi-même. Je
suis avec vous et
telle me choque.
Rien ne me pré
vous appartient.

Je reviens
« Pourquoi dirai-je
conner, comme
triste qui suffi
l'écrite telle la
maie. Et en a-t-
moi à la queue.

Venez vous
samedi 8. Luit
qu'elle d'ondre.
de fer, je ne co
je ne comprend
le vers un peu

Cette indigence de lettres me désole,
autant pour vous que pour moi. Quand
auriez-vous eu celle de Dimanche ? Quand
est-à-dire à quelle heure, car certainement
vous l'avez eue. Je regarde au vent ;
je la trouve tombée. J'espère que ma
lettre, à moi, passera aujourd'hui, et
que je l'aurai demain.

Pendant qu'on espère une transaction
à Paris, j'y travaille ici de tout mon
pouvoir. Travail difficile dans cette lettre
où luit le jour pour le chauffer ? Et
les supposés obscurs, contradictoires,
embrouillent tout. On a dévié de cette
grande idée qui pénétrait depuis dix
ans à la conduite de l'Europe. Aucune
question particulière ne vaut la question
générale —. Le mal est là. On n'a plus
de boussole. Et on a dévié pour la
plus petite, la plus lointaine des
questions, pour une question que bien
peu d'années de patience devaient
importer. Je ramène dans un relâche, avec

lous la yeux, l'idée grande, l'idée simple
qui a tout sauvé. C'est en son nom
que j'ai pué la transaction, l'obstination
est grande, obstination d'aveugle, et
d'aveugle jusqu'à quand le soupçon ne
se pas voir. Je m'obstine aussi. Pour
savoir que je suis peu accessible au
découragement.

Adieu. Je vous redemande, en
finissant, la réponse à votre question
de samedi. Adieu. Adieu.